

ROMAN



COLLECTION  
Romans  
d'aujourd'hui

# Belle amie

Philippe dell'Ova



Editions  
Chemins de tr@verse

sur  **Bouquineo.fr**

**B***elle amie* est une histoire d'amour et d'amitié. Deux thèmes classiques, une histoire somme toute banale et pourtant... À travers un style simple et fluide, l'auteur nous entraîne dans les méandres de la psychologie humaine qui, elle, n'a rien de simple, surtout en matière d'amour.

**D**irigé par  
Nathalie Vanmalle

[www.bouquineo.fr](http://www.bouquineo.fr)

# Préface de l'éditeur

L'amitié et l'amour, l'amour et l'amitié. Comment peut-on innover sur un sujet si classique, tant de fois traité? Et pourtant, par son roman, Philippe dell'Ova nous confirme que les sources d'inspiration sur ce thème restent inépuisables. Que la façon de ressentir et d'appréhender ces sentiments est si variée que chaque histoire aura sa propre force, sa propre originalité et méritera d'être racontée. Pour peu que l'auteur ait un talent littéraire certain, qu'il parvienne à faire ressortir, sans s'appesantir, toutes les contradictions et paradoxes qu'engendrent ces sentiments, alors naîtra un excellent roman. C'est le cas de *Belle amie*.

Nathalie Vanmalle

## L'auteur



### Philippe dell'Ova

Romancier, nouvelliste, écrivain public et biographe, Philippe dell'Ova est plus simplement un homme d'écriture. Il écrit comme certains peignent, avec un souci d'harmonie, de proportions et d'esthétisme. Mais la syntaxe n'est pas sa seule préoccupation car dans ses nouvelles et ses romans, Philippe dell'Ova aime les effets de surprise. Que ce soit la chute de ses nouvelles, ou les rebondissements de son dernier roman policier, paru en novembre 2009 aux Éditions du Masque d'Or, cet auteur parvient toujours à nous étonner.

Editions  
Chemins de tr@verse

sur



Toute diffusion de son contenu, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2010

PDF : Isbn 978-2-313-00032-8

EPUB : Isbn 978-2-313-00033-5

Dépôt légal : Mars 2010

Édition de mars 2010 (première édition)

Éditions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sémard – 75009 PARIS

Illustration de couverture : *Jeunes filles au piano*, Pierre-Auguste Renoir

Conception de la charte graphique de couverture : Claire Sidoli

PHILIPPE DELL'OVA

# Belle amie

ROMAN

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE



## CHAPITRE 1

– Combien tu dis que tu l'as payée, cette voiture ?

Sébastien répond à Véro du tac au tac :

– Sept mille cinq cents euros.

Bien qu'assise à l'arrière, je devine qu'un sourire fier est en train d'éclairer le visage de Sébastien. Véro se tourne vers moi :

– Il la conduit drôlement bien pour l'avoir achetée hier, tu ne trouves pas, Constance ?

Je confirme d'un sourire. Véro soupire d'aise :

– J'adore les décapotables...

Un court silence avant qu'elle ne rajoute :

– Elle brille tellement qu'on dirait qu'elle est neuve, ta Golf, Sébastien. Et puis ce rouge vif, quelle classe !

D'un regard, Véro me demande d'avaliser à nouveau. Je m'exécute.

C'est fou combien cette fille aime faire des compliments. Ça la rend foncièrement heureuse. Moi, ce qui me rend heureuse aujourd'hui, c'est la perspective de notre pique-nique entre colocataires. Sébastien, quant à lui, exulte au volant de son nouveau jouet. À nous voir ainsi embarqués tous les trois, sillonnant la pleine campagne, cheveux au vent, on pourrait croire qu'un même bonheur nous lie. Eh bien, non. Ce n'est qu'un effet d'optique, car aucun de nous ne tire sa joie de la même source.

– Airbag, ABS, direction assistée, phares antibrouillard... Qu'est ce que vous dites de ça, les filles ?

Aie ! Je crains la survenance d'un commentaire détaillé sur les options de la bagnole. Mais non. Sébastien ne développe pas. C'est tant mieux, parce que les garçons qui parlent de technique, ça m'horripile.

Véro s'est quand même penchée en tirant sur sa ceinture de sécurité pour faire semblant de s'intéresser à tous les boutons du tableau de bord. Enfin, je ne devrais pas dire qu'elle fait semblant. Véro ne fait jamais semblant. Elle s'intéresse vraiment à la vie des gens. C'est une des qualités que je lui envie.

Novembre est radieux. C'est le premier dimanche du mois et il fait un temps d'été. Je bascule la tête en arrière pour regarder le ciel et je me dis que je n'aurai jamais assez de bleu pour le dessiner si j'en ai l'occasion cet après-midi. De toute façon, ce n'est pas le but de la journée. J'ai juste fait suivre mon matériel « au cas où ». Au cas où Sébastien et



Véro décideraient de faire la sieste après manger, par exemple. Mais, nous n'en sommes pas encore là.

– Je ne savais pas que tu disposais d'une telle somme, Sèb.

C'est tout Véro ça. Cette nana est capable de braver les tabous de l'argent avec la même ingénuité que lorsqu'elle mitraille ses compliments. Encore un truc qui me scotche.

Sébastien vérifie dans le rétroviseur qu'il n'est pas trop décoiffé avant de lui répondre :

– Tu sais ce que c'est qu'un prêt personnel, Véro ?

– Bien sûr. Tu as donc fait un crédit pour acheter ta voiture ?

– Tout à fait. J'ai emprunté jusqu'au moindre centime. C'est pratique lorsqu'on travaille dans une banque.

– Mais je croyais que tu n'étais encore qu'en CDD.

– C'est le cas. Et alors ?

– Moi, avant que Monoprix ne me fasse signer mon CDI, le banquier avait refusé de me prêter les sous pour ma Vespa.

– Moi, c'est différent, tu penses. Avec les résultats commerciaux que j'obtiens depuis que j'ai été embauché, il y a trois mois, ils vont forcément me titulariser, c'est évident. C'est pour ça qu'ils m'ont accordé le prêt sans sourciller. Ils savent bien que je vais faire carrière chez eux, au Crédit Populaire. Je fais déjà partie de la maison.

– Tu mérites de réussir, Sébastien.

Elle appelle ça réussir, Véro. Être titularisé au Crédit Populaire. Sur ce genre de truc et des milliards d'autres, nous

sommes vraiment différentes. Mais peut-être qu'elle a raison, après tout. Ce qui compte, c'est de souhaiter aux gens ce dont ils ont envie. Du haut de ses vingt et un ans, et muni d'un simple bac qu'il a péniblement obtenu après deux années de terminale, Sébastien ne rêve que d'une chose, c'est de percer dans le milieu des finances. Ça peut se comprendre. Pour lui, une place de guichetier au Crédit Populaire est un sésame infailible. Il s' imagine déjà grimper les échelons jusqu'à devenir l'équivalent de David de Rothschild. Il ne se doute pas que dans le meilleur des cas, d'ici une dizaine d'années, il sera directeur d'une agence de trois ou quatre personnes, à plusieurs centaines de kilomètres de la Méditerranée, — dans la grisaille, donc. Et encore, quand je dis directeur, maintenant ils appellent ça des responsables ; le terme est moins ambigu : le responsable n'a aucun pouvoir à part celui de martyriser les clients sans-le-sou auxquels il rejette des chèques toute la journée en les accablant de frais pour les appauvrir davantage. Sa responsabilité, en fait, se borne à veiller, au jour le jour, à ce que les objectifs commerciaux exorbitants qu'on lui a fixés soient bien atteints par ses collaborateurs — qu'il martyrise également. Il fait des courbettes aux clients fortunés même si ces derniers lui manquent de respect, de peur que certains, frustrés d'un manque de déférence à leur égard, ne changent de crémerie, auquel cas il lui faudrait rendre des comptes sérieux à sa hiérarchie. Le responsable gère aussi les dates de congés, les incompatibilités d'humeur et les absences pour maladie de

ses collègues. Voilà. Voilà ce qui attend notre Sébastien. Sympa, non ? Si je lui balance tout ça, au Sèb, il va croire que je suis aigrie. Déjà qu'il me considère comme une vieille, moi qui n'ai pas encore trente-cinq ans...

– J'ai faim.

L'estomac de Véro est réglé sur midi pile.

– Moi aussi.

Je mens, mais c'est pour inciter Sébastien à nous arrêter quelque part au bord de la route. Les champs ombragés, ici, ce n'est pas ce qui manque, et l'on roule depuis presque une heure.

Notre chauffeur se décide enfin à utiliser la pédale de frein et range la voiture sur le bas-côté. Il coupe le moteur. Nous restons en silence, un peu étourdis comme au sortir d'un manège, saisis par ce qui nous avait échappé jusqu'alors : le chant des oiseaux, l'odeur de l'herbe tiède et la morsure du soleil sur nos visages.

Nous descendons de voiture. Véro s'étire avec grâce dans sa belle robe empire jaune pâle et Sébastien s'éloigne de quelques pas pour contempler son joujou. Le long squelette de mon plus jeune colocataire est paré d'un costume strict, façon banquier. Il réajuste sa cravate à motifs et boutonne sa veste sombre. Véro demande ingénument :

– Tu n'as pas peur de te salir, habillé comme ça ?

Il ne répond pas, l'air de dire « Et toi, tu n'as pas peur de la salir, ta robe ? ». Un petit sourire hautain déforme le coin de ses lèvres.

J'enfonce le clou à ma façon :

– Se fringuer en costume trois-pièces le dimanche pour un pique-nique, tu ne trouves pas ça un peu snob, Sèb ?

Quand c'est moi qui l'aiguillonne, il part au quart de tour :

– Mes origines italiennes m'imposent l'élégance, Constance. Je me dois d'être classe en tous lieux et toutes circonstances. La lignée des Martinet, tu comprends...

La lignée des Martinet, tu parles. Il n'a vraiment pas de quoi pavoiser avec un pedigree pareil, le Sébastien. Son grand-père taillait la vigne, et son père est encore ouvrier dans une usine de plieuses automatiques. Sébastien ne sait pas que je sais cela. Je tiens ces informations de sa maman — le genre à qui tu dis bonjour et qui te dit le reste — que j'avais rencontrée il y a presque un an, peu de temps après que Sébastien ne se soit installé avec Véro et moi. Un soir, vers dix-neuf heures, elle était passée à l'improviste à l'appartement pour vérifier que son fils chéri ne manquait de rien. Sébastien n'était pas là. Il échappait ainsi à la visite surprise de maman — honte suprême dont son orgueil juvénile aurait eu du mal à guérir — grâce à un concert d'Avril Lavigne pour lequel il avait miraculeusement obtenu un billet la veille. Quand elle a quitté l'appartement, la larme à l'œil de n'avoir pas vu son fils, il devait être onze heures du soir et, outre les détails les plus secrets de l'arbre généalogique des Martinet, j'avais également tout appris de la vie de mon plus jeune colocataire. J'avais surtout compris que le fiston cherchait à voir ses parents le moins possible.

Comme pour leur prouver qu'il pouvait se débrouiller tout seul, et réussir dans un emploi dont il venait de commencer la quête, et qu'il ne voulait surtout pas manuel. Une forme de revanche, j'imagine. L'envie de se démarquer du milieu ouvrier dont il est issu. Comme si une carrière d'employé de banque avait quelque chose de plus prestigieux...

– N'empêche que s'habiller en costume pour un pique-nique, ça fait snob.

– Je te rappelle, ma chère Constance, que je ne vous ai pas conviées, Véro et toi à un simple pique-nique. Loin de moi une idée aussi ordinaire. D'ailleurs, si vous faites appel à votre mémoire, je n'ai jamais employé ce terme plébéien.

– Ce terme quoi ? questionne Véro, les sourcils froncés.

– Plébéien... Populaire, si tu préfères.

J'ai oublié de préciser que, chaque matin, Sébastien se met en quête d'un mot du vocabulaire soutenu dans le dictionnaire du même nom, mot qu'il élit pour la journée et qu'il essaie de placer autant de fois que possible dans ses conversations. Il dit que c'est une façon d'enrichir sa culture générale. Je trouve l'idée et l'intention plutôt bonnes. Dommage que l'objectif primitif soit encore et toujours d'en mettre plein la vue à tout le monde.

J'interviens :

– C'est quoi déjà le nom de ta banque ? Le Crédit Plébéien ?

J'ai réussi à le faire rire, mais il recouvre son sérieux presque aussitôt et, en guise de représailles, il déclame à l'unique attention de Véro :

– Apprêtez-vous à vivre votre première partie de campagne, très chère.

– Ah bon ? C'est partie de campagne qu'il faut dire maintenant, au lieu de pique-nique ?

– Quand c'est moi qui organise, oui.

Au moins, c'est clair.

Sébastien ouvre le coffre et en sort un large panier en osier qui contient notre repas. Impossible de savoir ce que nous allons manger. Une nappe Vichy bleu tendre recouvre les mets qui forment un relief mystérieux. Après le panier suit une glacière au contenu mystérieux, elle aussi. Pour finir, Sébastien extrait de la malle une petite table de camping aux pieds repliés, d'une étonnante légèreté, ainsi que trois chaises du même acabit : de la toile blanche solidement cousue autour de tubes en alu. Le tout est neuf et semble vraiment pratique, je dois reconnaître.

Chacun s'encombre les bras à la mesure de sa force, et, sans nous concerter, nous nous enfonçons dans les herbes hautes en direction d'un marronnier séculaire qui dispense une ombre parfaite. Comble de bonheur : un petit cours d'eau passe à quelques racines du vieil arbre imposant.

La table est vite installée. Sébastien étend la nappe qui déborde jusqu'à toucher l'herbe. Véro déplie les chaises. Du panier, jaillissent ensuite trois serviettes assorties à la nappe,

trois assiettes en porcelaine, trois flûtes en cristal et des couverts en argent. Je suis sûre que ces merveilleux objets proviennent du vieux vaisselier en merisier que l'on a poussé dans la pièce qui nous sert de débarras. Sébastien jubile devant nos regards ébahis. Il ouvre la glacière et en sort une bouteille de Champagne. Là, je m'incline. Le pique-nique a effectivement laissé la place à la partie de campagne. Cette expression que j'avais d'abord jugée pompeuse prend désormais tout son sens. Au niveau du menu, simplicité et bon goût sont de mise : œufs durs, chips à l'ancienne, fromage et poulet froid.

– J'ai également préparé une salade de tomates, Constance. Je n'ai pas oublié que tu es végétarienne.

Chapeau, le Sébastien. Du coup, je regrette de l'avoir allumé sur son côté snob, il y a quelques minutes. Je me sens confuse. Mais comme dirait ma sœur Patricia : ce qui est dit est dit.

En expert, Sébastien décortique la tête de la bouteille. Le bouchon saute et se perd dans les branches du marronnier. Nos flûtes sont remplies illico. Il y a bien plus de bulles que de liquide. Nous trinquons.

– À nous, lance Sébastien.

– À notre première année de vie commune, dis-je.

– À notre première année de cohabitation, rectifie Sébastien, espiègle. L'expression vie commune pourrait prêter à confusion. Je ne voudrais pas que mon entourage s' imagine des choses...

– Ce serait plutôt flatteur, non ? Deux filles rien que pour toi !

– Flatteur ? Tu rigoles ? Des filles de votre âge ! Et pas terribles en plus.

Comme souvent, le second degré de nos propos a échappé à Véro qui s'offusque gentiment :

– Comment tu peux dire que Constance n'est pas terrible, Sèb ? C'est une des plus jolies filles que je connaisse.

Elle est vraiment trop, ma coloc. Ce qui me fascine le plus chez elle, ce n'est pas son manque d'humour — avec le temps, j'ai fini par m'y habituer —, mais c'est plutôt son inébranlable aptitude à prendre la défense des autres en toute occasion, avec la plus troublante des sincérités. Certes, je ne suis pas mal. Enfin, disons que j'ai déjà fait mes preuves. À mon âge, je sais tirer parti d'attributs plutôt sympas, mais avouons que, contrairement à Véro, je n'ai pas un physique universel. Je mentirais en disant qu'aucun garçon n'a jamais été fou de moi, mais, soyons honnêtes, je ne fais pas toujours l'unanimité. Une rousse aux yeux verts, même bien foutue, parfois ça rame dur. Alors que Véronique Dufour, celle-là même qui vient de prendre ma défense est un véritable canon, du genre *qui-plaît-à-tous-les-mecs*. Blonde, les cheveux délicatement bouclés, un visage aux traits réguliers, un corps sculpté, des lèvres finement ourlées. Je passe sur sa poitrine absolument parfaite et ses jambes de compétition. En bref, à tente deux ans, elle a vraiment les moyens de se la péter. Eh bien, au lieu de ça, dès qu'elle en a l'occasion, elle